

des Nouvelles-Indes arriveraient-ils enfin ? Jamais autant d'argent n'est entré à la fois dans ma pauvre escarcelle. Eh ! o'est de l'or en doubles pistoles, sur ma parole. Il y a là au moins cinq cents pistoles ?

— Je ne sais pas, mon frère, je n'ai pas compté.

— Voyez-vous cela, mignonne ; tu as certainement découvert un trésor ; tu me diras où il est, hein ?

— Cela dépend de toi, frère.

— Alors c'est fait, ma petite Diane ?

— Tu voudrais donc bien être riche ?

— C'est-à-dire que je risquerais non-seulement ma tête, mais mon âme pour que cela fût.

— Bon ! nous nous entendrons alors.

— Ne nous entendons-nous pas toujours ?

— C'est vrai ; mais voici La Bruyère, cache cette bourse.

— Oui, il est inutile qu'il me sache riche.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

ou

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE VI

L'ACQUITTEMENT.

— Ne m'avez-vous pas dit que, depuis cinq heures, aucune nouvelle affiche n'avait été posée ?

— Aucune absolument.

— C'est singulier, murmura le général des gendarmes.

— Il me semble entendre un bruit, repartit Artamof, en écartant les rideaux avec précaution, pour se porter derrière la fenêtre. Oui, c'est bien quelqu'un.

Le général, poussé par la curiosité, s'approcha aussi :

— Celui-là n'a pas l'air de se cacher, fit-il au bout d'un instant, il vocifère comme s'il se disputait.

— A présent, le voilà qui chante ; tenez, Excellence, regardez par ici, ne voyez-vous pas une ombre ?

— Parfaitement, c'est un moujik qui sort du cabaret.

— Quelque ivrogne, peu solide sur ses jambes ; il est heureux que la rivière ait un quai élevé, sans quoi...

— Il est pourtant chargé, que porte-t-il donc sur le dos ?

— Une hotte, c'est un balayeur de rues qui s'est trompé d'heure.

Le moujik, objet de l'attention des grands personnages, était en effet bien pris de boisson.

Marchant moins que tombant d'une jambe sur l'autre, il décrivait dans la rue les embardées les plus fantastiques, jasant, chantant, vociférant, tribuchant à chaque pas, se heurtant aux colonnes de fonte des bacs de gaz qui le renvoyaient aux murs, repoussé par les murs contre les becs de gaz.

Le poids de son panier augmentait les difficultés de sa route, il avait beau le remonter d'un coup d'épaule, le poids l'entraînait en arrière ; aussi par moment, pour s'en débarrasser, s'appuyait-il les reins aux parois des maisons.

Une de ces haltes forcées l'amena tout près de la fenêtre située au rez-de-chaussée où se tenaient son Excellence et sa haute noblesse, qui purent considérer à leur aise sa barbe roussie empoussiérée, son visage empourpré, ses vêtements maculés de neige.

Il s'éloigna cependant avec un soupir d'ivrogne, continua à remonter la rue, tourna par celle qui conduit à la Sadovaïa et disparut.

Il était minuit, le général se remit à écrire, Artamof continua à inspecter la rue ; personne ne passait plus.

— Si vous alliez jusqu'au Ministère, fit son chef fatigué d'attendre ; peut-être, là-bas, ont-ils été plus heureux.

Le colonel prit sa pelisse et sortit ; un gendarme lui ouvrit la porte, en se retournant pour lui faire une recommandation. Artamof demeura pétrifié.

L'affiche était là, sous ses yeux, collée sur le montant de la porte, une autre au support du gaz, une troisième près de la fenêtre, il y en avait bien sept ou huit.

— Alerte, rugit-il, en se précipitant sur la porte, c'est lui, c'est lui ! poursuivez-le ! attrapez l'ivrogne !

En un clin-d'œil toute la rue fut remplie de gendarmes, d'agents et de policiers, il en sortait de partout ; le quai, le péréoulok, la Sadovaïa furent barrés en moins de deux minutes : des gendarmes partirent au galop dans toutes les directions, mais l'ivrogne s'était évanoui, on ne retrouva que sa hotte, derrière laquelle tenait encore une enveloppe gonflée, qu'il suffisait d'appuyer contre un corps dur pour l'y faire adhérer.

Artamof était désespéré, le général prit plus philosophiquement son parti :

— Nous avons perdu la première marche, dit-il, à demain la revanche.

A huit heures, cosaques et gendarmes arrivaient sur la place, se massaient au centre, puis formaient un cercle, qui, en s'élargissant progressivement, la balayait complètement sans qu'il fût possible à un curieux quel qu'il fût d'échapper, malgré l'épais brouillard, à la vigilance des soldats.

Refoulée par cette haie vivante, la populace accourue comme à un spectacle sur la foi du programme dont la réalisation de la première partie dans la nuit était l'objet de toutes les conversations, reflua dans les rues voisines et sur les quais.

Une animation peu ordinaire se faisait remarquer chez les moujiks ; commentant entre eux, avec une joie malicieuse, le bon tour joué par le faux ivrogne, un gaillard, comme ils disaient, à leurs ennemis les policiers et les gendarmes, souvent si brutaux pour le bas peuple.

La première partie du programme avait réussi, cochers et paysans attendaient avec impatience le lever du rideau pour la seconde pièce.

Malheureusement ils avaient beau se hisser sur les bornes et s'accrocher aux devantures, ils ne pouvaient rien voir au-delà du cercle, formé par les cosaques, qu'un épais brouillard s'élevait à la hauteur d'un premier étage.

Cependant l'heure fixée était déjà dépassée de quelques minutes, Artamof triomphait, courant à cheval de la colonne Alexandrine à la statue de Pierre-le-Grand, sans rencontrer sur sa route aucun être vivant, tant le blocus était rigoureux.

Vers neuf heures, le général Pankratief arriva dans son traîneau ; il serra la main au colonel et le félicita d'avoir si bien pris ses mesures.

Artamof remercia le haut personnage, et lui montrant le brouillard qui commençait à se dissiper :

— Avant une heure, dit-il, nous y verrons clair, la populace s'apercevra qu'elle a été trompée et se dissipera d'elle-même, sinon mes gendarmes...

— Sans violence, reprit l'invalidé, Sa Majesté a recommandé